

Je chante ce que j'aime, entretien avec Jairo

par Solange Bazely
Editeur : La Salida, n°35, octobre-novembre 2003

600 chansons en 33 ans de carrière : Jairo a beaucoup à raconter. Mais ce qui lui tient vraiment à cœur, ce sont ses nouveaux projets. De passage à Paris pour des raisons personnelles, mais aussi pour signer le contrat définitif pour la sortie de son nouveau disque début octobre, il a accepté de me recevoir chez ses vieux amis Jacqueline et José Pons. Un véritable plaisir tant sa passion et son envie d'aller de l'avant sont communicatives. Par hasard, j'avais mis un tee-shirt avec une image de Corto Maltese sans savoir que Jairo non seulement avait connu Hugo Pratt mais a également écrit une ballade en hommage à son personnage. Bon présage !

Depuis plus de 10 ans, tu revis en Argentine. Pourquoi ?

Le besoin extrême que j'éprouvais de faire quelque chose là-bas. Je me suis rendu compte, en habitant en Espagne ou ici en France, qu'en Argentine j'étais très suivi par une partie du public, mais que je ne vivais pas les mêmes situations que lui : j'étais surtout un écho de ce qui se passait ailleurs. Dans ces conditions, c'était très difficile de maintenir une relation au niveau que je souhaitais. Ce n'était pas un succès légitime. Beaucoup d'amis artistes argentins me disaient qu'il fallait que je rentre, que j'aurais une place énorme là-bas. Et c'est exactement ce qui s'est passé : j'ai un rapport avec le public incroyable, vraiment incroyable. Quoique je fasse - je peux chanter n'importe quoi en ce moment - on me pardonne tout (rires).

Que chantes-tu pour ce public argentin ?

Un répertoire très large : du tango, du folklore... J'ai fait pendant deux ans un spectacle sur le répertoire d'Atahualpa Yupanqui avec un grand succès. Je crois que mon rapport avec le public s'est élargi à travers les musiques autochtones. Cela a été important pour moi d'être invité au Festival de Cosquin : on m'y a décerné l'année dernière le Prix Camin, qui n'a été attribué que six fois seulement dans toute l'histoire du festival. Et je ne suis pas un folkloriste pur et dur, je ne suis pas né à la musique dans le folklore.

Si je chante un répertoire très divers, c'est parce que j'en ai envie, pas pour des raisons d'affaires. Evidemment, le public est tout le temps un peu désorienté et ne sait pas exactement où me placer. Ce n'est pas mauvais, ce n'est pas idéal non plus. Mais je ne sais pas faire autrement.

J'ai également chanté avec plusieurs groupes de rock, comme invité. Tout m'est pardonné. (rires). J'essaie de surprendre à chaque fois le public, de lui montrer des choses différentes, même s'il y a quelques chansons que je dois toujours chanter, comme les piliers de mon répertoire.

J'ai fait il y a longtemps une tournée avec Charles Aznavour. Il me racontait que, chaque soir, quand arrivait le moment de chanter "La Mamma", ou "La Bohème", il se disait : "encore !, comme j'aimerais ne pas avoir l'obligation de chanter". Mais il savait que s'il ne la chantait pas, le public serait frustré. Alors, pourquoi ne pas lui faire plaisir ?

Parmi ces chansons incontournables de mon répertoire, il y a toute une panoplie de style : par exemple, la "Milonga del Trovador" d'Astor Piazzolla et Horacio Ferrer, écrite pour moi et qui parle de moi. Un double honneur !! Il a aussi une chanson folklorique, « Antiguo dueño de las flechas », dont j'ai fait sept versions, toutes différentes. C'est la dernière que je préfère. Je crois qu'on est bien parvenu à cerner le climat d'une cérémonie indienne. C'est un monde sur lequel j'ai beaucoup

travaillé, en voyageant, en écoutant. Il y aussi l'"Ave Maria" de Schubert. C'est un succès discographique énorme. Enfin, parmi les ballades, il y a "Caballo loco" et "Milagro en el Bar Union". J'essaie de mélanger ces thèmes, de les placer différemment dans un tour de chant. Mais je chante, aussi toujours de nouvelles chansons, dont j'écris souvent la musique

Avec quels auteurs as-tu travaillé ?

J'ai travaillé beaucoup avec Maria Helena Walsh, avec Horacio Ferrer (une vingtaine de chansons)... J'ai fait tout un travail sur la poésie de Borges qui a activement collaboré avec moi. Il est même venu m'accompagner à la télévision, il a fait des choses insensées pour quelqu'un qui n'aimait pas la musique comme lui. J'aime travailler longtemps avec les auteurs pour trouver un langage propre. En ce moment je travaille beaucoup avec Daniel Salzano, un merveilleux poète de Cordoba. "La balada de Corto Malese" dans mon CD Balacera, auquel le journal Clarin a décerné le prix du meilleur disque pop de l'année, est une chanson de lui. Je la chante tout le temps, j'aime ce personnage d'aventurier. Elle raconte que, pendant un voyage à Buenos Aires, Corto Maltese rencontre la Reine du Malevaje. Ils dansent, ils s'aiment, il repart. Et à la fin de la chanson, elle attend un enfant sans le lui dire.

Et ta prochaine aventure ?

Un disque consacré au répertoire de Piazzolla, avec seulement guitare et voix. Cela paraît étrange de vouloir récréer le climat de Piazzolla avec seulement deux instruments, mais je crois qu'on y a réussi en donnant une force impressionnante. Pendant qu'on était en train d'enregistrer, Leonardo Sánchez, le guitariste, me disait : qu'est-ce qu'Astor penserait, à ton avis ? Moi qui ai bien connu Piazzolla, je lui ai dit : « je suis sur qu'il nous aurait soutenu, qu'il serait venu au studio pour suivre l'enregistrement ». Piazzolla mettait la musique avant tout. Il ne pardonnait pas les erreurs. Il était d'une rigueur et d'un niveau d'exigence comme j'ai très peu rencontré. Son esprit n'est jamais trahi sur ce disque. On n'a pas cherché à plaire à tel ou tel public, mais à faire du Piazzolla.

Le CD comprend deux tangos des années 1950, écrits avec Homero Exposito: "La vida pequeña" et "la misma pena". Il y a aussi plusieurs chansons d'Horacio Ferrer, comme « Balada Para mi muerte ». Certaines, comme la "Milonga del Trovador" ont été écrites pour moi. Il y a également deux chansons inédites qui parlent de Paris et dont Piazzolla m'avait donné les partitions originales et l'arrangement pour 6 musiciens, mais pas le texte. « Tu mets le texte que tu veux » m'avait-il dit. C'est impressionnant, dès les premières notes, le mot « solitude » s'imposait à moi. Ce n'est pas un hasard.

Propos recueillis par Solange Bazely

Sortie du CD chez Milan Sur en Octobre 2003. www.jairo.com.ar

Retrouvez une autre partie de l'interview (Atahualpa Yupanqui et le Che Guevara) sur
www.musicargentina.com

Malgré l'enregistrement de 600 chansons sur 33 ans de carrière, Jairo continue à vivre avec une grande humilité et un regard tourné fermement vers les nouveaux projets nombreux et variés.

Rentré en Argentine, parce qu'il éprouvait le besoin extrême de faire quelque chose là-bas. Il s'est rendu compte, en vivant en Espagne et en France, que le public argentin le suivait de loin, comme un écho de ce qui se passait ailleurs, mais sans succès légitime selon lui. Il était très difficile de maintenir une relation forte avec son public argentin avec lequel il ne partageait plus le quotidien. Beaucoup d'amis argentins lui disaient qu'il fallait qu'il rentre en Argentine, qu'il aurait toujours sa

place. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Il a un rapport avec le public véritablement incroyable. Quoiqu'il fasse, le public lui pardonne tout !

Capable de chanter du folklore, du rock, du tango et aimant sans cesse se confronter à des styles différents, il se lance régulièrement des défis, indéfectiblement suivis par le public.

Solange Bazely : Tu représentes l'Argentine et pourtant tu ne viens pas de Buenos Aires mais de Cordoba.

Jairo: Cordoba est un endroit très propice au développement des jeunes artistes de talent. Je vis à Buenos Aires mais je chante beaucoup à Cordoba. D'ailleurs, je fais toujours les premières de mes disques ou de mes spectacles à Cordoba. C'est presque un rituel, ou comme une méthode depuis très longtemps. Je ne le fais pas par » cavala « , mais nous sommes très fiers des différences remarquables entre Buenos Aires et Cordoba. C'est une espèce de rivalité placée plutôt du côté des gens de Cordoba, car les porteños sont plutôt les détenteurs du pouvoir, le centre de l'univers. Alors contre ça, on ne peut rien (rires). Mais par contre, c'est vrai que dans le domaine des arts et de la musique, Cordoba est un des endroits les plus forts d'Argentine. Depuis toujours. Même pour le tango. Bien sûr, c'est une musique urbaine, et il y a eu toujours de grands musiciens de tango à Cordoba comme à Rosario. En ce moment par exemple, je compose avec un poète de Cordoba qui s'appelle Daniel Salzano qui est merveilleux.

SB: Parle-nous du folklore et de ton ami guitariste de Tucuman ...

J: Juan Falu est le plus grand guitariste improvisateur que je connaisse. Durant deux ans, j'ai joué un spectacle sur Atahualpa Yupanqui avec quatre musiciens. Et à chaque fois, il y avait un moment où on était tous les deux seuls, sans sono, sans rien et on chantait cinq chansons comme ça. Et chaque fois, chaque soir, les arrangements étaient différents. Jamais je ne l'ai entendu jouer deux fois la même chose. Et je me disais : mais par où il va, comment il va faire pour s'en sortir... Moi, j'étais surpris, mais cela exigeait une concentration totale et un défi. Et j'ai beaucoup appris de cette expérience-là, à vivre un peu sur le bord de la corniche, comme un funambule. Ca n'a rien de routinier !

A la fin du spectacle, derrière la scène, il y avait un bar pour les artistes, avec un espace assez grand. Et le patron du théâtre, Iglesias, nous préparait à dîner, pour le plaisir de la réussite du spectacle, parce qu'il était content, ça marchait... Et à chaque fois, il y avait des artistes-amis qui venaient partager avec nous cet après-spectacle. C'était une espèce de troisième mi-temps. Et à chaque fois, il y avait des danseurs, des chanteurs, des poètes qui jouaient, qui chantaient, qui dansaient après le spectacle... On fermait les portes et c'était l'esprit Yupanqui qui concentrait tout ça, je pense. Chaque fois, le spectacle finissait vers 23h30 environ et puis l'après-spectacle durait de minuit jusqu'à 6 heures du matin, tous les jours, pendant deux ans ! C'est un souvenir impérissable ! J'ai eu Juan Falu au téléphone avant ce voyage en Europe et chaque fois que nous parlons, nous finissons par parler de cette époque. Parce que, plus le temps passe, plus on idéalise ces instants-là. Ce sont des moments magiques, qui ne se reproduiront pas. Je pense que ce ne sera plus jamais possible de le refaire. Au début, c'est venu d'un geste spontané et c'est resté comme ça tout le temps. Ça me rappelait un petit peu les vieux spectacles avec les gitans. Mais le niveau des artistes qui venait là était impressionnant. En fait, il aurait fallu faire ça en spectacle, pour les spectateurs (rires). Le spectacle a eu beaucoup de succès.

SB: J'ai eu la chance de rencontrer Doris et Oscar Cardoso Ocampo juste avant qu'ils ne montent le Diario del Regreso. Peux-tu nous parler de cette expérience ?

J: Il s'agit d'un travail réalisé sur des textes de Hamlet Lima Quintana. Il a commencé à écrire cette œuvre à l'instant même où il a entendu à la radio qu'un général bolivien avait signalé l'endroit exact où étaient enterrés les os du Che Guevara. Jusque-là, personne ne le savait exactement. Et il l'a

écrite à la première personne. Il m'a dit que c'était comme si quelqu'un lui dictait les paroles. Parce qu'en fait, c'était le Che qui parlait. Il parlait de son retour sur terre, c'était une espèce de résurrection. Il y a beaucoup d'analogies entre les personnages du Che, du Christ, surtout maintenant. En Bolivie, c'est impressionnant. On lui demande des miracles. Il a écrit 15 poèmes. Et un jour, il rencontre Oscar Cardoso Ocampo et ils s'étaient promis depuis longtemps d'écrire quelque chose ensemble et ils n'avaient jamais réussi à le faire. Oscar a trouvé que ces poèmes convenaient parfaitement à cette idée. Et un jour, ils ont eu besoin d'un interprète pour faire la voix du Che en chantant, et ils m'ont appelé. Le projet a commencé à grandir et il y a eu beaucoup d'enthousiasme de la part des musiciens et on a réussi à le présenter à Cuba, à Santa Clara et là c'était vraiment incroyable. D'abord que les cubains acceptent une œuvre de fiction dans laquelle le Che parle ! Le Che, c'est LE personnage pour les cubains, surtout à Santa Clara qu'on appelle la ville du Che. Et c'est là où il y a le mémorial Guevara, une espèce de crypte où sont situés plusieurs niches avec les compagnons qui sont tombés avec le Che en Bolivie. Ils sont tous là. A chaque niche, il y a un portrait en relief de chacun d'entre eux et puis le nom ou le surnom en dessous. La seule différence, c'est que celle du Che est sur une saliente (angle saillant). Et puis il y a une lumière dont on ne sait d'où elle sort qui arrive exactement sur l'étoile de son bâret. C'est la seule différence. Quand on est arrivé là, Hamlet est allé tout seul et il avait ce dilemme, et il ne savait pas s'expliquer exactement pourquoi il avait écrit cela, mise à part qu'il aimait beaucoup le personnage, qu'il admirait, il y avait aussi une coïncidence idéologique aussi, enfin... et puis, il est rentré, il était tout seul au Mémorial. Il a regardé le Che et il a dit : Pourquoi moi ? Il était très ému. Pourquoi j'ai été choisi pour faire cela ? C'est fou, non ?

Et quand on a fait le concert, avec douze musiciens d'Argentine, c'était une espèce de sélection nationale de football et on a rajouté l'orchestre symphonique de Santa Clara, avec des musiciens venus de toute la région. Et c'était très émouvant pour moi et très difficile en même temps de chanter. C'était sur la place de la Révolution et je voyais le public, l'orchestre et puis je partais d'une statue du Che qui était à soixante mètres derrière, plus en haut. Je partais de là, je disparaissais et je réapparaissais sur la scène. J'étais derrière la statue quand je commençais à parler. Et je disais "oui mes frères oui c'est moi. Oui mes frères de Bolivie, mes frères cubains... C'est moi " et je sortais de là, avec la musique...(frissons) Le texte est d'une telle beauté que tout le monde était en larmes. A un moment, il y a une chanson "Despedida del anochecer" où il fait ses adieux à la terre et tout le monde pleure, tout le monde. C'était très impressionnant. On l'a rejoué à la Havane, le spectacle a même été retransmis en direct par la télévision cubaine.

Malheureusement ensuite, les deux sont morts. Hamlet était malade depuis longtemps et Oscar a eu un accident de voiture. Et puis après, on ne savait pas comment le diriger. On a toujours la possibilité de le faire, l'œuvre est là, la musique est là...L'envie de le faire aussi. On le fera mais il faut laisser le temps agir...

Dans mon prochain disque en Argentine, on a écrit une chanson avec Daniel Sazano, sur le Che Guevara qui s'appelle *Guevarita* qui parle de la jeunesse du Che.

Solange Bazely